

Caravans de James A. Michener et A Short Walk in the Hindu Kush de Eric Newby : l'Afghanistan américain et britannique dans les années cinquante, deux ouvrages révélateurs de la nouvelle ère politique mondiale.

Barbara Helly

▶ **To cite this version:**

Barbara Helly. Caravans de James A. Michener et A Short Walk in the Hindu Kush de Eric Newby : l'Afghanistan américain et britannique dans les années cinquante, deux ouvrages révélateurs de la nouvelle ère politique mondiale.. 2002. hal-02317956

HAL Id: hal-02317956

https://normandie-univ.hal.science/hal-02317956

Preprint submitted on 16 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Caravans de James A. Michener et _A Short Walk in the Hindu Kush_ de Eric Newby : l'Afghanistan américain et britannique dans les années cinquante, deux ouvrages révélateurs de la nouvelle ère politique mondiale.

Helly Barbara

James A. Michener et Eric Newby sont deux habitués des grands circuits de distribution du livre. Ils sont liés à la presse à gros tirage dans leur pays respectif (*The Reader's Digest* pour l'un et *The Observer* pour l'autre) et ni l'un ni l'autre n'est un auteur littéraire reconnu. Etrangers à l'Afghanistan, ils sont amenés à visiter ce pays dans le contexte de l'après-guerre. Ils s'y rendent pour des raisons différentes, mais sont tous deux guidés par la curiosité et l'envie de raconter ce qu'ils ont vu, observé ou vécu. Le livre de Michener est le plus difficile à dater, puisque trois époques différentes s'y superposent. L'action est clairement située en 1946. *The scene of this novel is the Kingdom of Afghanistan in 1946*[1]. Mais la date de l'écriture reste incertaine : Michener dit avoir voyager à plusieurs reprises en Afghanistan entre 1952 et 1955. Enfin, la date de première publication est l'année 1963. Les choses sont beaucoup plus simples en revanche pour le livre d'Eric Newby puisque son voyage a lieu durant l'été de 1957 et que la date de publication est 1958, ce qui laisse un maximum d'un an pour la rédaction. En comparant les chronologies, les visites des auteurs sont distantes de onze ans au plus et de deux ans au moins. C'est une période courte mais significative sur le plan de l'histoire politique mondiale, puisque, sortant de la Deuxième Guerre, on entre dans la Guerre Froide. Un objectif de cet article est de mesurer en quoi cette époque charnière de l'histoire contemporaine se reflète dans les romans des auteurs Américain et Britannique, Michener et Newby. Cette période de transition est d'autant plus significative à étudier que les deux romans ont pour cadre principal un pays où la frontière entre les zones d'influence des grandes puissances est mouvante. Le lecteur pourra bien sûr comparer ce que chacun des auteurs

[1] James A. Michener. *Caravans*. New York: Random House, 1963 (Fawcett Crest Book, 1973, p. 432)

exprimait il y a un demi siècle sur l'Afghanistan et ce qui émane aujourd'hui comme information depuis les capitales occidentales.

Ce qui frappe dans un premier temps ce sont les similitudes entre les deux œuvres. Le premier point commun, c'est la marche à pied, l'aventure pédestre. Les deux super-puissances mondiales, Etats-Unis et URSS, développaient à l'époque leur rivalité dans le domaine de la conquête spatiale, mais nos deux auteurs tentent l'exploration sur la terre ferme, le plus souvent à pied, parfois à cheval ou en voiture ; les titres des deux ouvrages expriment d'ailleurs cette volonté nomade.

Chacun des deux livres est écrit à la première personne, mais, alors que *Caravans* est officiellement un roman, *A Short Walk in the Hindu Kush* est un récit d'aventures personnelles. Dans son autobiographie, Michener évoque à plusieurs reprises son expérience afghane et il note que le critique qui stigmatisa un jour son erreur d'avoir fait de son héros l'attaché de l'ambassade américaine pour les questions navales alors même que le pays ne disposait d'aucune côte maritime, ne faisait en fait que souligner un choix délibéré. Il s'agissait de montrer que le récit était du ressort de la fiction et non de la réalité et que l'on ne pouvait pas poursuivre l'auteur pour des faits touchants de trop près les intérêts américains[2]. Pourtant la comparaison entre l'histoire de Mark Miller dans *Caravans* et les péripéties racontées par Michener dans son autobiographie au sujet de ses voyages en Afghanistan portent à croire que les liens entre le réel et l'imaginaire sont plus étroits qu'avoué. Même si l'un insiste sur le caractère fictif de son récit, les deux livres sont le produit de deux expériences réelles.

Si le mode de transport qu'ils ont choisi apparaît modeste et conforme à la réalité économique du pays, l'origine sociale des auteurs l'est beaucoup moins. Tous deux sont en effet très proches des milieux diplomatiques. L'ami qui accompagne Newby, Hugh Carless, avait été en poste à l'ambassade britannique quelque temps auparavant[3], et Mark Miller reçoit

[2] James A. Michener. *The World Is My Home: A Memoir.*
[3] Eric Newby. *A Short Walk in the Hindu Kush*. London: Secker and Warburg, 1958, p. 26

ses directives de l'ambassade américaine où il exerce, on l'a vu, en tant qu'attaché pour les questions navales. La proximité avec les ambassades leur procure une certaine aisance dans leurs déplacements, certaines formes de protection en cas de force majeure, et, que cela soit volontaire ou non, cela confère aux deux livres une valeur politique qu'ils n'auraient sans doute pas eue sans cet intermédiaire. Incidemment, on apprend que leurs relations leur permettent de se déplacer sans trop de tracasseries, car circuler dans le pays et surtout côtoyer la population afghane sont soit strictement surveillés, soit rigoureusement interdits. Sans critiquer ouvertement le régime en place, les deux héros s'inventent des astuces (une histoire d'amour, une mission secrète ou une autorisation officielle) afin de mieux contourner les obstacles.

> But it is not only the absence of roads that makes Nuristan difficult. The Afghan Government has displayed understandable reluctance in allowing travellers to enter it; partly because the inhabitants are unpredictable in their reception of foreigners and partly because potential visitors are suspected of being agents who could stir up trouble[4]. [Newby]

> No public meetings were allowed, nor were we permitted any kind of normal social life with our Afghan hosts, for this was prohibited by the Afghans[5]. [Michener]

Michener et Newby connaissent bien les milieux dirigeants et leurs livres situent précisément l'emplacement de l'ambassade britannique et des quartiers diplomatiques. Chacun insiste sur cet emplacement à l'extérieur de la ville, et il paraît évident que ces lieux sont au mieux étrangers à la capitale afghane, au pire, perçus comme des autorités illégitimes et donc soumises à une éventuelle colère populaire.

[4] Eric Newby, *A Short Walk in the Hindu Kush*, [Secker and Warburg, London, 1958] Picador, 1974 p. 110
[5] Michener, *Caravans*, [Random House, New York, 1963] Fawcett Crest Book, 1973 p. 7

> The British Embassy lies beyond the town. Built at the express order of Lord Curzon to be the finest Embassy in Asia, it is strategically situated so far from the bazaars that none but the most heavily subsidized mob would dream of attacking it[6]. [Newby]

> In Afghanistan almost every building bears jagged testimony to some outrage[…]
>
> Yet of all the buildings which testified to acts of violence none was more evocative than the group that huddled within the British compound, for here scenes of terrible defeat and massacre had taken place, here loyalties were betrayed, here brave men died with daggers across their throats […]
>
> In 1946 the British compound was probably the most civilized center in Afghanistan, a fortress of its own well out into the country, with its private gardens, tennis courts and restaurants. It was here that the European community, in which the Americans were grudgingly included, met on long evenings to read plays[7]. [Michener]

De bout en bout des deux récits, il y a donc un représentant diplomatique engagé dans l'histoire, mais l'on verra plus loin que le poids politique de cette présence est bien plus important dans le roman américain, notamment parce que les interventions officielles jalonnent et structurent l'intrigue, et parce que Michener s'intéresse aux autres représentations diplomatiques en relation avec les milieux politiques dirigeants de l'Afghanistan.

Outre la capitale Kaboul, le héros de *Caravans* tout comme les deux aventuriers britanniques pénètrent dans deux régions du pays aux particularités géologiques et climatiques extrêmes. Il s'agit du désert de Dasht-i-Margot au sud-ouest et de la chaîne de montagnes de l'Hindu Kush au nord-est. Ils y décrivent des tempêtes semblables de vents brûlants pour l'un, et de semblables chemins interminables parsemés de vallées somptueuses pour l'autre. Dans les zones de désert, les deux auteurs sont frappés par les villes antiques, témoins de périodes différentes, mais toutes en ruines, par les ponts souvent en mauvais état ou partiellement détruits, par la rencontre avec des bâtiments destinés à l'accueil des caravanes, les

[6] Eric Newby, p.76
[7] Michener, p. 50

caravansérails. Enfin les deux textes évoquent deux mêmes villes de cette région : Girishk et Kandahar.

Après l'aspect physique du pays, on peut lire des descriptions de l'aspect physique de la population. L'Américain et le Britannique perçoivent la physionomie des Afghans dans des termes très voisins.

> But it was the faces that made me think I was back in the days of Alexander the Great, when Afghanistan, astonishing as it now seemed, was a distant satrapy of Athens, a land of high culture long before England was properly discovered or any of the Americas civilized. In these faces there was a sense of potential fire, of almost maniacal intensity […][8]. [Michener]

> I looked into his eyes; they were strange and mad. He had about him an air of scarcely controlled violence that I had noticed in some of the others inside the hut. An air of being able to commit the most atrocious crimes and then sit down to a hearty meal without giving them a further thought. The man was a homicidal maniac. Perhaps they were all homicidal maniacs[9]. [Newby]

Dans les deux cas, les protagonistes savent s'exprimer dans l'une des langues du pays ou bien sont accompagnés d'Afghans capables de leur servir d'intermédiaire : leur répulsion et leurs peurs à l'égard des habitants n'est donc pas le produit de problèmes de communication. On verra plus loin l'opinion que le fils du roi se fait des soi-disant caractéristiques barbares de ses compatriotes, mais ces passages ressemblent à beaucoup d'autres écrits d'explorateurs-colonisateurs de par le monde. Le fait que l'on retrouve strictement le même qualificatif de *fou furieux* renforce leur communauté de vues dans l'outrance du langage -et de la pensée. Dans la même veine dominatrice, mais cette fois en tant qu' hommes dominants, Michener et Newby expriment les mêmes réactions face aux femmes voilées. Dans un premier temps, ils tiennent à marquer leur surprise devant le fait que des hommes puissent assumer des tâches qu'ils

[8] Michener, p. 19
[9] Newby, p. 196

considèrent comme féminines -servir le thé à d'autres hommes par exemple (Newby, p. 98, Michener, p. 158). L'apparition des femmes voilées provoque en eux la même réaction spontanée liée au sexe :

> […] girls beautiful but unforthcoming, drawing their head cloths tightly across their faces and turning their backs as we approached in such a manner that we began to feel ourselves the vanguard of a whole cohort of sexual maniacs come to this paradise to violate and destroy. Perhaps one of the most disagreeable features of fanatic Islam is its ability to make people of other faiths feel impure in thought, word and deed[10].

> The girls were not moving fast, and from time to time I was able to catch glimpses of them, two figures shrouded in expensive silk, exquisite in their movements, and wearing saddle shoes. They became the personification of sexual desire –attractive, dangerous, evanescent-as they moved gracefully through the bazaar, looking, hoping. […] Their silken shrouds flowed in the wintry wind like the robes of Grecian goddesses, and along the snowy footpaths I watched the saddle shoes depart. I was aching with the mystery of sex, with the terrible allure that such undulating figures could evoke. I wanted to run after the girls and protest madly in Pashto that I needed them, that with the Marines gone I would like to make love with them, even in the hurried corner of a bazaar where men paused to urinate[11].

Enfin, et en relation avec l'équilibre des comportements sexués, les deux livres emploient des termes péjoratifs pour parler des homosexuels ou de gens qu'ils ont supposé tels. Il est question, dans la bouche de l'un des personnages de *Caravans* -qui se trouve être un ancien Nazi mais qui n'est pas contredit sur ce point par Mark Miller- de *dégoûtants animaux*[12], alors que Hugh Carless parle lui d' *une pédale*[13] avec mépris. On verra cependant

[10] Newby, p. 122
[11] Michener, p 20, p. 22
[12] *filthy animals* Michener, p. 145
[13] '*He looks like a pansy to me*,' Newby, p. 119

plus loin que le livre de Michener entend poser un certain nombre de problèmes liés à la place des femmes dans la société et à leur émancipation.

Frappés par des marques de pauvreté, les deux auteurs parlent fréquemment du Moyen Age comme période susceptible d' exprimer le mieux le niveau d' arriération du pays. Ils développent tous les deux un même raisonnement devant les problèmes de circulation des eaux dans bon nombre de villes ou de villages.

> You Europeans are always shocked at our open water supply into which little boys urinate. Or worse. But what happens? From drinking such water most of our children die, and that's neither a curse nor a blessing. They die and that's that. So the life expectancy in Afghanistan is about twenty-three years. But that figure doesn't mean what it says, not really. For if by chance you are one of the babies who does not die, you are inoculated against positively everything. Look about you. See the large number of our men who live to an extreme old age. With the women, I can assure you, it is the same. If you drink our water till you are seven, nothing can kill you but a bullet[14]. [Michener]

> [après avoir découvert que les cabanes en amont de la rivière servaient de toilettes, Newby rapportent les réflexions suivantes] How the children ever survived the first five years of their lives in the Ramgul Valley was a mystery. There were some of them outside on the platform now. Mostly wizened, undernourished creatures, they tottered precariously about on the edge of it, […] it seemed inevitable that the death rate must be enormous[15]. [Newby]

Finalement, après avoir passé en revue ce qui peut apparaître comme plus visible extérieurement aux yeux d' un voyageur occidental, dans le paysage sauvage ou urbain, les mœurs, et certains aspects du niveau de vie, Michener et Newby remarquent encore deux choses : la perpétuation du jeu traditionnel de la chèvre et la présence hétéroclite de marchandises occidentales. Dans le roman américain, le jeu est comparé à celui du polo, et les

[14] Michener, p. 56
[15] Newby, pp. 221-2

scènes qui composent sa description ont de l'importance pour l'intrigue. Mark Miller y est en effet mêlé quelque peu par surprise, mais, héros sportif et courageux, il assume sans mollir son rôle au cours d'une partie brutale et sanglante. Le lecteur est entraîné sur cinq pages à suivre tous les coups du jeu, depuis la chèvre à qui l'on tranche la tête pour se servir du corps comme projectile, jusqu'aux prises variées pour assommer l'adversaire. *Thus ended our game of polo, the sport of gentlemen*[16]. La mention de ce même divertissement est beaucoup plus paisible dans le livre de Newby. Elle apparaît au cours des descriptions des activités sociales et économiques des Nuristanis et prend le à contre-pied de la vision virile de Michener.

> A part from the work in the summer pastures and the carrying down of the butter, the men seemed to have little to do, most of the labour in the fields, except for some ploughing, being done by women.
>
> 'In the autumn,' they said, 'when the crops are lifted and we bring the horses down from the *aylaq* we play *buz-kashi*. We use a dead goat with its head cut off. It is a very strong game when we play it,' they said […][17]. [Newby]

Quant aux marchandises et marques de la technique étrangères, les deux auteurs soulignent fréquemment leur présence et leur origine. Dès la page huit, Michener parle d'une machine à écrire allemande dont se sert la secrétaire américaine et qui, contrairement à celle dont dispose la secrétaire des services italiens, est capable d'effectuer une reproduction du texte sur sept feuilles de carbone à la fois. Plusieurs objets qu'il estime être des signes de la modernité attirent son attention.

> Gilette razor blades were in good supply, as were surgical scissors from Göttingen in Germany. One enterprising merchant had penicillin and aspirin, while another had imported from a rifled

[16] Michener, p. 381
[17] Newby, pp. 216-7

> warehouse in Bombay cans of Campbell's soup and spark plugs for American cars, of which there were beginning to be a few on the deeply rutted streets of Kabul[18]. [Michener]

De son côté, Eric Newby remarque la pénétration des marchandises américaines, mais également d'autres produits internationaux, et les passages où il en parle sont parfois racontés avec humour. Les deux Britanniques croisent sur la route au début de leur voyage une caravane de camions américains, plus loin, d'autres objets attirent leur attention : de nombreux fusils de fabrication anglaise ou allemande, des samovars russes ou des lampes fabriquées au Japon deux fois moins chères que le même modèle allemand. Mais lors de l'ascension vers le Mont Pamir dans les montagnes du Nuristan, Newby, qui s'est laissé distancer rapporte la scène suivante :

> Thence I had to follow the trail of Abdul Rahim's shoes in the dust. Soled by American motor tyres they left the imprint "Town'n country" in reverse -yrtnuoCn'nwoT, yrtnuoCn'nwoT. On and on it went until by repetition it acquired an almost mystic quality, Town'n Country, Town'n Country, Town'n Country, and became bemused by it like a Buddhist saying *om mani padme hum om mani padme hum*, as he tongs along the road the holy places[19]. [Newby]

Mais là où l' on peut dire que Michener et Newby commencent à se distinguer nettement c'est dans la vision que chacun porte sur le pays de l'autre, puis sur son propre pays. On pourrait résumer en disant que le personnage du roman de Michener est condescendant vis-à-vis des Britanniques : il se moque du rôle d'inspecteur d' ambassade de l' un de ses hôtes britanniques, puis il se moque de l' une des secrétaires. *It always seemed to me that the British went a little far in their coyness, but Gretchen Askwith was quite the loveliest of the*

[18] Michener, p. 18
[19] Newby, p. 159

unmarried white girls in Kabul[…][20]. Newby est pour sa part impressionné par la puissance américaine qui se laisse deviner, mais il est aussi critique de cette puissance.

> Whereas the previous night we had only met two lorries in the hours of darkness, there were now many monster American vehicles loaded with merchandise to the height of a two-storied house[21].
>
> Sticky with melon we arrived at a town called Girishk on the Helmand River. […]
>
> 'There is no light in the bazaar. The Americans brought light when they came to build the great dam' (the Helmand River Barrage) 'but when they left they took the machine with them and now there is no more light[22]. [Newby]

Si l'aventure que se proposent de mener Newby et Carless est en partie le résultat d'un premier échec d'une expédition sur les flancs du Mt Pamir de Hugh et d' un citoyen américain, consul général des Etats-Unis à Tabriz depuis lors, il n'est plus question des Américains ou des Etats-Unis par la suite. Mais dans *Caravans*, la bonne entente est superficielle et des dialogues à l'ambassade suggèrent qu'il existe une forme de rivalité entre la Grande Bretagne et l' Amérique. Mark Miller évoque avec dépit et sarcasme ce qu'il perçoit de l'opinion britannique au sujet des Américains.

> There was no good blood between the British and the Americans in Afghanistan. The English tolerated us, and that's about all. Captain Verbruggen was thought to be a great bore and unlettered as well. Our secretaries were too pretty and too highly paid. Our Marines were undisciplined. And men like me were much too brash. In fact, about the only thing American that impressed the British was my ability to speak Pashto, but this was diminished by the fact that two of their chaps did too, including one chinless young man who spoke Russian and Persian as well. Still, we were tolerated because our kitchens served excellent food and our bars were generally open[23]. [Michener]

[20] Michener, 53
[21] Newby, pp. 71-2
[22] Newby, p. 72
[23] Michener, p. 53

Pour aucun des deux livres cependant, l' appartenance nationale ne pose question : elle est clairement affirmée dès le départ notamment grâce aux liens avec les ambassades, et elle est rappelée tout au long des pages. L' humeur moqueuse change de cible et d' auteur puisque c'est Newby qui stigmatise son compagnon de route, poursuivi par le spectre du Foreign Office et par le lien professionnel qu' il entretient avec l' institution de son pays. Rien de tel avec Miller qui prend tout très au sérieux, depuis les mondanités d'ambassade, en passant par les enquêtes des services secrets, les histoires d'amour chevaleresques et les projets politiques de son pays. Surtout, Newby laisse comprendre qu'un monde est en train de disparaître. En traversant l'Iran vers l'Afghanistan, Hugh et Newby constatent que le consulat britannique est abandonné et que la végétation est en train de ronger toute la bâtisse. Hugh est le plus nostalgique des deux, il emploie le mot d'origine hindi pour parler de l'Empire -le *Raj*- et il exprime son regret de ne pas être né à la bonne époque de cette grandeur passée :

> It was a sad moment for him, born nearly a century too late to participate in the struggle that had taken place between the two great powers in the no-man's land between the frontiers of Asiatic Russia and British India.
>
> Apart from Hugh and myself, everyone inside the Consulate firmly believed that the British would return[24]. [Newby]

Emus chaque fois qu'ils rencontrent des signes évidents de la domination passée de l'Empire -des demi-menottes fabriquées à Birmingham servent de cadenas aux portes des maisons Nuristanis perchées à quatre mille mètres d'altitude, l'altimètre qu'ils utilisent pour mesurer leur progression leur a été envoyé par la *Royal Geographical Society* et ils consultent avec respect l'anéroïde qu'ils considèrent comme une splendeur de l'époque victorienne-, ils ont en fait conscience de n'être que les pâles représentants de lignées d'explorateurs. C'est

[24] Newby, p. 58

d'ailleurs sur cette touche désenchantée que se termine le livre. Croisant en chemin un de leurs compatriotes célèbres pour, non pas comme eux, ses escapades aventureuses, mais pour son vrai métier de découvreur, celui-ci ne peut que laisser échapper sa déception devant les signes d' affaiblissement de son pays.

> 'England's going to pot,' said Thesiger, as Hugh and I lay smoking the interpreter's King Size cigarettes, the first for a fortnight. 'Look at this shirt, I've only had it three years, now it's splitting. Same with tailors; Gull and Croke made me a pair of whipcord trousers to go to the Atlas Mountains. Sixteen guineas –wore a hole in them in a fortnight. Bought half a dozen shotguns to give to my headmen, well-known make, twenty guineas apiece, absolute rubbish[25]. [Newby]

Alors que les évocations de la Grande Bretagne restent discrètes dans *A Short Walk in the Hindu Kush*, l' Amérique est une référence constante de *Caravans*. Eric Newby entretient un rapport affectif et distancié avec les symboles de l'autorité de son pays ; Mark Miller entretient, lui, un rapport politique qui traduit une adhésion patriotique à la cause nationale de son époque. Ces différences orientent l'intérêt des narrateurs vers des chemins également divergents, l'un tendant vers le récit, l'autre vers le roman politico-philosophique.

Newby et Carless partent ensemble d'Istanbul, d'où ils prennent une voiture pour rejoindre l'Afghanistan. Leur parcours est semé d' embûches : en effet, si Carless dispose d'un statut officiel, son autorisation n'est valable que pour l'Iran où il va prendre peu après son nouveau poste à l'ambassade. Leurs aventures sont donc en partie clandestines, tout comme le sera leur ascension dans la région du Nuristan théoriquement inaccessible aux étrangers. En décalage par rapport aux autorités régulières, ils adoptent du coup une certaine liberté de ton au regard de ce que la réalité de l'après-guerre laisse deviner. Treize ans après la fin de la

[25] Newby, p. 248

Deuxième Guerre mondiale, les stigmates du conflit n'ont pas disparus, y compris dans les grandes capitales.

> When Hugh arrived from New York ten days later I went to meet him at London airport. Sitting in those sheds on the north side which still, twelve years after the war, gave the incoming traveller the feeling that he was entering a beleaguered fortress, I wondered what surprises he had for me[26]. [Newby]
>
> Towards evening we arrived at Bayazid. 'Fortress town on the Persian Frontier; close to Ararat on the great caravan road from Tabriz to Erzerum with the Serail of Ezak Pasha on a rock.' The ancient guide to Turkey had made it sound romantic, but the splendours of the caravan road had departed and several earthquakes and countless massacres had made of Bayazid a sad, shanty town without a skyline, full of soldiers clumping down the single street in great boots, and debased-looking civilians in tattered western suits and cloth caps[27]. [Newby]

Quant à la population afghane elle-même, quelques lignes significatives trahissent son niveau de pauvreté encore abaissé après la guerre :

> 'There is nothing and I am alone in the desert' (this was an exaggeration –Girishk has eight thousand inhabitants) 'with nothing but these tins and a teapot. Once I worked in a German woollen mill but now I am poor; we are all poor.'
>
> This was not the first time we had listened to those sad night intimacies of the tea-house. Nevertheless the old man's lament was strangely impressive. Perhaps because of the time […] but most of all because of the place itself –the tea-house that was nothing but a rug under a tree with a fire of yellow scrub to warm it, round which lay sleeping figures wrapped like sarcophagi, with their feet pointing towards the flame. All these, together with the hips of empty tins that were the proprietor's inheritance and the giant fleas that invested us immediately we sat down, are not easily forgotten[28].

[26] Newby, p. 29
[27] Newby, p. 49
[28] Newby, p. 72

Ces morceaux choisis de l'œuvre ne doivent pas laisser penser que l'auteur britannique concentre son attention sur des questions sociales ou militaires ; ils sont en fait les rares exemples de digressions sur ces sujets, mais en sont d'autant plus remarquables. *A Short Walk in the Hindu Kush* reste un récit d' aventures vécues par deux originaux de l' escalade en montagne où l' humour sous-jacente des protagonistes rend la lecture souvent drôle (c'est d'ailleurs sur ce point qu' insistait Evelyn Waugh, auteur enthousiaste de la préface). Mais toujours dans la tradition des explorateurs passés, Newby tient à affirmer une filiation dans la découverte des terres méconnues. Au chapitre sept, ils précise que les lecteurs qui ne s'intéresseraient pas à l' histoire et la géographie du Nuristan peuvent poursuivre le récit quelques pages plus loin. Vient alors toute une chronologie sélectionnée de certaines explorations, depuis l'antiquité jusqu'à la période frénétique de la fin du XIXème siècle, où les envoyés de sa Majesté, notamment ceux dépendant du service topographique, ont apporté leur contribution à la cartographie de la région. Tout en voulant dénoncer sans le dire la période des années trente qui vit de nombreuses expéditions d'origine germanique cherchant à trouver des preuves de l'existence de la race aryenne, l'auteur a lui-même des difficultés à dominer ses préjugés anti-allemands qu'il mélange avec des propos anti-nazis[29]. Mais la vision que Newby cherche à donner est celle d'un travail maintes fois repris, à l'échelle de nombreux pays, où finalement son compagnon et lui peuvent modestement -mais avec un certain sens de l'auto-dérision- trouver leur place. *And in 1956 it seemed that there was to be the Carless-Newby expedition, consisting of a man from the dress trade and a career diplomat, who were setting off to visit the Ramgul Katirs in Nuristan for no other reason than to satisfy their curiosity*[30]. Tout comme l' humour, Newby sait manier la litote, et cet aveu de simple curiosité n'est sans doute pas à prendre entièrement au pied de la lettre. Plusieurs éléments tendent à montrer qu'au moins au départ, l' expédition avait de plus amples objectifs. Il y a tout d'abord la

[29] Newby, p. 121 vf
[30] Newby, p. 93

citation en français mise en exergue du livre qui plaide pour *une expédition bien organisée et pourvue de matériels puissants pour tenter l'étude de cette région de haute montagne*[31]. Puis il y a cet extrait d'une lettre de Hugh Carless qui propose de passer sous silence leur destination finale : *I don't think we should make known our ambition to go to Nuristan. Rather I suggest we ask permission to go on a* Climbing Expedition[32]. Et il y a enfin l'essentiel de la dernière partie du livre qui, outre les affres du voyage, présente un grand nombre d'informations sur les populations rencontrées au Nuristan.

Certaines données sociologiques sont recueillies avec précision, comme lorsque le voyageur obtient le décompte des jours de marche nécessaires pour acheminer des produits laitiers (le plus souvent du beurre) en échange de blé ou de chapeaux. La version originale du texte aboutit même au tracé d'une carte de la région de montagne qu'ils viennent de traverser et des itinéraires suivis par les habitants au cours de leur commerce de marchandises. Le Nuristan se trouve ainsi mieux situé, couvrant une zone de hautes montagnes juste au nord-est de Kaboul, et la voie de communication des Nuristanis vers Chitral les mène jusqu'au Pakistan. La version française diminue l'intérêt de l'expédition de Hugh-Carless en ne reproduisant pas ce document, et en omettant la carte générale de l'Afghanistan où la zone explorée est localisée par rapport à la géographie nationale. Car il est évident que l'auteur souhaite enrichir et éclairer son lecteur, comme il le fait lorsqu'il tente d'établir la complexité des correspondances de mesures de poids ou de distance[33].

Cette envie d'enrichir et d'éclairer le lecteur est également perceptible chez l'auteur américain, et lui aussi s'intéresse à une population méconnue de l'Afghanistan puisqu'une partie du roman se déroule parmi la tribu nomade des Kochis. Comme les Nuristanis, ils disposent d'une certaine indépendance vis-à-vis du pouvoir central, notamment dans leur

[31] citation de Raymond Furon, *L'Hindu Kush et le Kaboulistan*
[32] Newby, p. 23
[33] Newby, p. 82, pp. 125-6

capacité à traverser les frontières dans des zones ignorées (vers l'Inde ou l'URSS), dans l'importance qu'ils accordent au statut social de l'homme à cheval, ou encore dans la plus grande liberté dont disposent les femmes par rapport au voile. Mais l'aventure nomade, qui se suffit à elle-même dans le récit de Newby, n'est qu'un prétexte dans *Caravans*. Car le roman américain est surtout l'occasion de proposer un point de vue sur un certain nombre de questions de l'actualité politique mondiale de l'époque.

Dans l'ordre chronologique d'apparition dans le livre, la question de l'antisémitisme est la première soulevée. Le personnage central du roman, Mark Miller s'appelle en réalité Marcus Muelher et il est d'origine juive. Le narrateur, qui se confond avec lui, rappelle que le choix de sa famille de changer d'identité lors de leur émigration au XIXème siècle lui a permis d'échapper au racisme. Depuis les grandes universités américaines jusqu'aux postes de responsabilité dans son pays, son origine, si elle avait été plus largement connue, aurait constitué un obstacle majeur. Mais il ajoute que les villes les plus intraitables envers les siens étaient Le Caire, Bagdad et Paris[34]. Cet artifice romanesque permet de donner une plus grande force à l'un des développements ultérieurs de l'intrigue, lorsque Miller doit enquêter sur la respectabilité d'un médecin allemand exerçant à Kandahar et le côtoyer plusieurs semaines au cours d'une expédition en compagnie des nomades Kochis. Ce médecin se révèle être un ancien Nazi, et l' une des scènes de grande confrontation du livre permet à la fois de saisir l'horreur des expérimentations dans les camps et de rendre intelligible la lente dégradation morale qui les rendait possibles. Le roman avoue qu' un tel personnage, qui serait sans doute traduit en justice dans les capitales occidentales, serait au contraire bienvenu, aux yeux des mêmes occidentau,x dans la situation limite de pays comme l' Afghanistan, où les ressortissants des grandes puissances ne disposaient que d' encadrement rudimentaire[35]. Même si l' issue de l' histoire amène au renvoi du médecin devant les autorités britanniques, le

[34] Michener, pp. 4-5
[35] Michener, p. 219

roman de Michener laisse envisager toute la capacité de compromission avec les anciens Nazis et le lecteur n'est pas franchement placé en situation de la condamner. Le livre semble plaider pour de telles compromissions, au nom d'un pardon tout chrétien des horreurs passées.

La deuxième question soulevée par le livre est celle de la jeune génération d'adultes grandis pendant la guerre, et qui remet en cause les valeurs des pays vainqueurs. Cette question préoccupait suffisamment l'auteur pour qu'il en fît un sujet récurrent de ses écrits, allant même jusqu'à y consacrer un ouvrage entier, *Iberia*, paru en 1968[36]. Thème politique et intrigue sont à nouveau étroitement mêlés parce que l'une des missions dont est chargé Miller est de retrouver une jeune Américaine, qui, mariée à un Afghan, a finalement disparu. Par l'intermédiaire de lettres de ses parents, amis et professeurs, le lecteur est amené à pénétrer la psychologie d'Ellen Jaspar, une jeune étudiante qui réussissait dans ses études et sa vie sociale, mais ne supportait plus la vie sclérosée de sa famille et de son milieu en général. Elle est retrouvée parmi les nomades Kochis où elle a temporairement choisi de vivre et le roman livre à nouveau quelques grandes confrontations au cours desquelles elle critique ouvertement la course aux armements et l'usage de la bombe atomique par les Etats-Unis, raisons pour lesquelles elle a choisi de fuir[37]. L'effort intellectuel du narrateur est de prétendre examiner avec sérieux et sympathie la contestation des données fondamentales de la politique américaine. Il faut noter ici que la version française, en omettant plusieurs passages relatifs à ce sujet, édulcore réellement la teneur polémique du livre. Notamment ce passage où Miller prétend accepter, en Républicain qu'il est, le *challenge* moral de sa jeune compatriote.

> I can't recall now what I had expected Ellen to look like: vaguely, I had supposed she would be brittle, or obviously neurotic, or reticent with an overt fear of sex, or generally odd-ball like the typical college girl who reacts negatively to the world. She was none of these. Not a single cliché of the sterile

[36] James A. Michener, *Iberia*, Random House, New York, 1968.
[37] Michener, p. 247

> revolutionary was visible in this unmarked, wonderful face, and I could hear Richardson of Intelligence saying in the embassy: *I'd date that one. She's stunning*[38]. [Michener]

Outre le machisme évident des remarques, qu'elles soient positives ou négatives, cet extrait place la discussion entre les tenants de la politique américaine et ceux qui s'y opposent en tant que *révolutionnaires*. Les convictions d'Ellen vont être par la suite confrontées à son comportement et à la réalité sociale de l'Afghanistan. Contrairement aux best-sellers ultérieurs de l' auteur, où les scènes et références au sexe seront pratiquement inexistantes, ce roman met en scène des individus qui se veulent émancipés et dissocient l' acte sexuel des liens du mariage. Dans ses hésitations et fréquents changements de partenaires, Ellen se trouve malgré tout condamnée, au point de se voir définitivement expulsée du territoire afghan plus pour inconstance que pour toute autre raison. Inconstante Ellen l' apparaît aussi dans ses convictions philosophiques puisque tout en contestant à Miller sa propension à juger les choses du point de vue de la morale chrétienne, comptable du bien et du mal, elle explique s' être convertie à l'islam et donc à une forme similaire de morale sociale. Dans sa charge contre la société moderne américaine, Ellen s' en prend enfin à la notion de progrès qu' elle conteste au nom de l' attachement à la liberté. C'est sur ce terrain que le narrateur est le plus disert, plaidant pour le progrès technique, nécessaire instigateur du progrès social. Le message de propagande essentiel du livre se trouve là : deux ingénieurs talentueux et dévoués vont œuvrer de concert pour le développement futur de l'Afghanistan: Nazrullah, le jeune époux d'Ellen, formé aux Etats-Unis, et Pritchard, l'ingénieur américain, qui ne mourra pas sans avoir fait preuve de la plus haute conscience professionnelle. Tous deux travaillent sur un projet de barrage censé apporter l' électricité, la sédentarisation de tribus telles que celles des Kochis en leur fournissant des terres exploitables, l' aisance matérielle et finalement l' évolution sociale des mœurs. *What's going to save this nation is the creation of a contemporary world -a new*

[38] Michener, p. 269

economic system, a real representative form of government, dams, roads, farms… the things that we can create[39]. L'exemple réussi de cette coopération désintéressée, tendue vers l' amélioration de la vie des hommes, devait être la construction du barrage sur la rivière Helmand, ouvrage réellement entrepris à l'époque par les Etats-Unis.

Mais à ce point de l' histoire, nous pouvons retrouver le nœud de la comparaison avec le récit britannique. Car dans cette course pour l' édification du monde moderne d' après-guerre, les pays dits du tiers-monde sont en réalité soumis à une rivalité qui les dépasse, celle de l'URSS et des Etats-Unis. La Grande Bretagne n'a plus sa place, et le récit de Newby n'évoque aucune préoccupation de politique immédiate. En revanche, face aux exemples du pouvoir des mollahs sur la société ou du maintien de sentences telle la mort par lapidation pour cause d'adultère, Miller prend ouvertement partie pour la fraction progressiste de l' élite cultivée d'Afghanistan. Il le fait non seulement face à ceux qui prétendent s'appuyer sur les mollahs modérés, comme le personnage du guide personnel de Miller, Nur Muhammad, ou encore face à ceux qui composent, comme le personnage du Shah lui-même ; mais surtout face à l'image d' émancipation indissociablement liée à l'URSS.

> […]"You Americans seem inordinately preoccupied with the chaderi. Look!" and he pointed to the chair in the hall. "My own granddaughter wears the chaderi and her mother graduated from the Sorbonne." I looked again at the fawn-colored shroud.
>
> "Does your grand-daughter enjoy doing so?" I asked.
>
> "We do not concern ourselves about that, "Shah Khan replied.
>
> "But the Russian do," I responded, touching a sore point with the old man. "They say they will force you to set your women free, as they have done theirs." [40]

[39] Michener, p. 196
[40] Michener, p. 38

"Across the Oxus [actuelle Amou-Daria] people just like us used to behave the way you saw today. Public executions supervised by mullahs were common in places like Samarkand. But the Communists from Moscow and Kiev said they had to stop. The chaderi was outlawed. Women were freed. Miller, we have ten years to halt these terrible things. If we don't… Russia's going to come down and stop them for us."[41]

"[…] As for change, that's why we have an American embassy in Kabul. To help you make the changes, yet stay free."

"You'd better help," he warned. "Because if you try to hold us back, Russia will be eager to jump in and help us."[42] [Michener]

Pourtant, à la fois Newby et Michener proposent leur vision de l'Afghanistan dans l'intervalle entre 1946 et 1958. Newby suggère que les relations qu' il a eues avec les autorités étaient ennuyeuses de part et d'autre, et l' insignifiance du projet d' expédition apparaît mieux lorsque l' auteur révèle que confiée au départ au ministère de la Guerre, cette question finit dans les dossiers du Comité Olympique. Une certaine ironie dépitée et condescendante transparaît dans le texte lorsqu' il est fait mention du secrétariat au Protocole, de même que lorsqu' est rapidement brossé le portrait des futures élites afghanes.

On the afternoon of our arrival, suitably clothed, washed and shaved, we presented ourselves to the Afghan Foreign Ministry. There, in the Protocol department, we met the young hopes of the Afghan Foreign Service, elegant, intelligent young men who treated us with a courtesy, consideration and lack of curiosity superior to that shown by our own side when we had proposed our expedition.

Afterwards [Abdul Ali, who worked in the embassy] spoke of his hunting experiences in some detail, and I fell into a coma from which I emerged refreshed and confident[43]. [Newby]

[41] Michener, p. 117
[42] Michener, p. 201
[43] Newby, pp. 74-75

Alors que la seule référence au roi d'Afghanistan est, dans ce livre, sa passion pour les parties de chasse, jusque dans les montagnes du Nuristan, le roman de Michener propose le roi comme personnage de l' intrigue, sans même évoquer la forme passéiste de régime politique qu' il représente. Peu importe, semble dire le roman, puisque la jeune génération est éduquée dans les grandes écoles occidentales, notamment en Angleterre puis aux Etats-Unis, à l' image du propre fils du roi. Afin de mieux montrer en quoi la coopération technologique des Etats-Unis ne signifierait pas une colonisation du pays ni du pouvoir, *Caravans* se fait l'écho des sentiments nationalistes afghans contre l'ancienne puissance britannique. Dans une longue diatribe préméditée, le fils du roi récite un article de l'Encyclopedia Britannica à l'article "Afghanistan" :

> The Afghan is by breed and nature a bird of prey. If from habit and tradition he respects a stranger within his threshold, he yet considers it legitimate to warn a neighbor of the prey that is afoot, or even to overtake and plunder his guest after he has quitted his roof. The repression of crime and the demand of taxation he regards alike as tyranny. The Afghans are eternally boasting of their lineage, their independence and their prowess. They look on the Afghans as the first of nations, and each man looks on himself as the equal of any Afghan. […] The European, especially if he come from India, is charmed by their apparently frank openhearted, hospitable and manly manners; but the charm is not of long duration, and he finds that the Afghan is as cruel and crafty as he is independent[44]. [Michener]

A plusieurs reprises dans les deux ouvrages, les signes de résistance des Afghans face aux tentatives de conquête des Britanniques sont soulignés, et les Afghans eux-mêmes les font fièrement remarquer à leurs visiteurs. Le livre de l' auteur américain est bien sûr le plus virulent pour rappeler l' échec du colonialisme, mais alors qu' il articule l' intrigue romanesque autour du grand projet de construction du barrage sur la rivière Helmand censé apporter le progrès à l' Afghanistan sous-développé, à peine quelques années plus tard ce projet est déjà

[44] Michener, pp. 62-3

lui-même un échec très coûteux. Au moment de la publication du livre, en 1963, Michener est contraint de reconnaître en partie cet échec cuisant et il le compare à la vanité d'un ingénieur allemand qui, au début du siècle avait prétendu savoir mieux que quiconque comment construire des ponts au-dessus des rivières tourmentées des montagnes afghanes, et qu' il ridiculise sans ambages dans le roman. Il faut malgré tout remarquer que la reconnaissance de l' échec n' a pas poussé l' auteur à revoir intégralement la philosophie générale de son livre, ni même les détails de l' intrigue, car le lecteur ne peut lire l' avertissement qu' au milieu d' autres informations délivrées en note à la fin de l'ouvrage.

> The great dam on whose preliminaries Nazrullah worked in 1946 is in being –one of the marvels of Asia- and its electricity is eagerly sought. The land opposite Qala Bist which was to have been irrigated was found, alas, to be too full of residual salts to be productive. In a sense, this failure of one aspects of the Helmand Project had unfortunate overtones not dissimilar to those that grew out of the German bridges: Afghans looked at the mighty dam, at the cost, at the partial failure and asked, "Why bother?"[45] [Michener]

Par effet de miroir, c'est en revanche dans le livre de Newby que l' on trouve la condamnation la plus franche de ce projet. Comme dans le roman américain, la force de cette condamnation tient dans ce qu' elle est prononcée par un Afghan.

> We asked him about the dam, the vast scheme of which so much vague ill had been spoken all along the way.
>
> 'It is all salt,' he moaned, 'the land below the American Dam. They did not trouble to find out and now the people will eat *namak* (salt) for ever and ever.'[46] [Newby]

[45] Michener, p. 434
[46] Newby, p. 72

Quant aux sentiments que la domination colonialiste puis impérialiste ont laissés dans la conscience de la population, on peut essayer de les deviner grâce à deux passages révélateurs qui semblent toujours d' actualité. Avant de laisser la parole aux deux textes, il est possible de conclure que les deux ouvrages, malgré leur aspect anodin de grande diffusion, l' un en tant que roman presque hollywoodien et l' autre en tant que récit d'aventures insouciantes, donnent une image assez précise des rapports entre grandes puissances au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. Si le nom de leurs auteurs étaient demeuré inconnus, leur appartenance nationale aurait en revanche été identifiée sans erreur possible, tant la teneur des chapitres traduit la réalité sociale, politique et nationale de ceux qui ont rédigé ces pages. On remarquera cependant que l'ouvrage de Michener est le plus clairement propagandiste et qu' il prépare son lecteur à un certain type de pensée, notamment à l'égard de l'URSS. L' intérêt du roman est de montrer cette volonté de propagande alors même que les rapports politiques sont, en 1946, en pleine évolution et que le texte doit parfois se mouvoir dans certaines contradictions. Le narrateur prétend avoir pressenti l' affrontement entre les deux blocs et il se sent tenu d'avertir son lecteur de la naissance inévitable de cette confrontation.

> "Could she have defected to Russia?" I asked.
>
> This was 1946 and most Americans would have viewed my question with amazement, for in the States it was not yet recognized that Russia was our major enemy. In Afghanistan, living next door to Russia as we did, we knew[47]. [Michener]

Et si le ton est à la rivalité et à l'anticommunisme, les propos montrent que les relations Etats-Unis/Union Soviétique s'exerçaient sur un mode beaucoup plus complémentaire, en application d'une domination mondiale partagée.

[47] Michener, p. 99

> I knew instinctively that [Shah Kahn] wanted to speak further on this point, that he agreed with me and the Russians that the Chaderi must go or revolution come, but he stopped the conversation[48].
>
> [they] were determined to build a new Afghanistan that would conserve the memories of Ghazni and Balkh yet build upon the newer ideas of Russia and America[49]. [Michener]

Un passage qui curieusement ne figure pas dans la version française de *Caravans*, expose sans détour dès le départ les liens étroits entre la politique impérialiste, le mercantilisme le plus vulgaire et le mépris des pays les plus faibles.

> [Captain Verbruggen, the American ambassador] was a rough, wily businessman who had made a minor fortune in the used-car racket, and a place for himself in the Democratic party in Minnesota. Four times he had helped elect Franklin D. Roosevelt, and although I was a strong Republican, I respected Verbruggen's tested loyalty. He had given the Democrats some sixty thousand dollars and they had given him Afghanistan[50].

En écho à cet aveu de cynisme, on citera les réactions de Nazrullah, le technicien afghan du roman américain et de Shir Muhammad, le porteur afghan du récit britannique, face à ceux qui les dominent. Elles traduisent toute la défiance accumulée contre les puissants du monde moderne, et trahissent les quelques vérités qui peuvent filtrer des pages d'ouvrages populaires, même en cette époque tendue de la Guerre Froide.

> "I tell you these things only to explain the terrible burdens under which Afghanistan has labored. Our major cities have been destroyed so many times. Do you know what I expect… seriously?

[48] Michener, p. 38
[49] Michener, p. 400
[50] Michener, p. 3

When a thousand men like me have rebuilt Kabul and made it as great as The City once was, either the Russians or the Americans will come with their airplanes and bomb it to rubble."[51] [Michener]

Almost at once, as Hugh had prophesied, we started to wrangle over wages.

'For the journey we offer thirty Afghanis a day. Also we will provide the food for your horses.' Hugh managed to make the part about the food sound like a benediction. At the bazaar rate of exchange thirty afghanis is about four shillings.

The larger of the two drivers, whose name was Shir Muhammad, a surely-looking brute, said nothing but spat on the ground. To dispose of him at this delicate moment in the negotiations Hugh sent him to get sugar.

'Sugar, what do you want with sugar? If you come to our country why don't you live like us, ' he mumbled, throwing the bag down in an ungracious way. 'This is a country of poor men.'[52] [Newby]

La première des choses à constater est que ces ouvrages de littérature populaire ne sont ni neutres ni anodins du point de vue idéologique. Ils sont mis en vente par la promotion de l'exotique, du voyage en terres méconnues, mais au regard de l'époque où ils sont rédigés, ils trahissent la vie politique mondiale de manière proportionnelle à la place de leur pays sur l'échelle des grandes puissances. Chacun de ces livres offre une progression, ils ne sont pas de la veine littéraire désenchantée propre à la génération ultérieure. L' un situe sa contribution dans le domaine de l' aventure et de l' ethnologique, l' autre dans le domaine de la politique. C'est-à-dire que là encore *Caravans* et *A Short Walk in the Hindu Kush* sont des récits de leur temps parce que le lecteur comprend l'utilité morale que l' auteur a voulu y glisser. Michener comme Newby croient à l' utilité de leurs livres, ils n' ont pas de discours à faire sur la littérature elle-même, mais s' expriment sur le monde tel qu' ils le voient et l' appréhendent.

26 août 2002

[51] Michener, p. 212
[52] Newby, p. 118